

LES ENJEUX DE LA GÉOGRAPHIE ANGLO-SAXONNE

Jean-François Staszak

Université de Picardie et Institut Universitaire de France

Cet ouvrage vise à faciliter, particulièrement pour les étudiants de deuxième et troisième cycles, un accès à la géographie humaine de langue anglaise, en présentant des textes traduits et introduits par des géographes français.

En géographie comme dans le champ des autres sciences sociales, la production scientifique anglophone joue un rôle de premier plan, du fait notamment du statut international de la langue anglaise et du poids des États-Unis dans le monde académique. Que ce soit en raison de la qualité intrinsèque de la géographie anglophone ou de sa position dominante, le géographe français ne peut ignorer les développements récents de sa discipline dans le monde anglo-saxon.

Or, aborder cette littérature pour les étudiants français n'est pas aisé. Outre l'obstacle de la langue et la rareté des ouvrages en anglais (pour ne rien dire des traductions) disponibles dans les bibliothèques et les librairies françaises, la géographie anglophone peut paraître assez déroutante. On ne pratique pas la même géographie humaine en France et dans les pays de langue anglaise. Rien là d'étonnant. Les différences de sensibilité, de méthodes, de convictions sont déjà notables parmi les chercheurs français : on comprend qu'elles soient encore plus marquées entre des géographes provenant d'horizons culturels et institutionnels éloignés. Si ces contrastes assurent la richesse de la discipline, ils peuvent parfois gêner la communication entre les uns et les autres, tant les discours et les points de vue sont différents. Un autre obstacle tient à la rapidité, à la diversité et à l'ampleur des évolutions récentes de la géographie humaine anglophone, parfois difficiles à suivre.

Cette introduction présente certains aspects de la géographie anglo-saxonne, spécialement en ce qui la distingue de la géographie française. Eu égard au tour très critique et polémique de l'approche postmoderniste, il n'est pas inutile de signaler qu'exposer ces thèses ne signifie pas y adhérer. Si l'approche postmoderniste mérite d'être ici exposée, c'est d'ailleurs que les géographes français n'y ont globalement pas adhéré. La dernière partie de cette introduction propose quelques éléments d'explication à cette réticence, dont certains peuvent être compris dans l'optique postmoderniste elle-même.

LA GÉOGRAPHIE ANGLO-SAXONNE AVANT LES ANNÉES 1980

Qu'est-ce que la géographie anglo-saxonne ?

Si nous avons parlé de géographie anglophone ou de langue anglaise, c'est pour ne pas utiliser d'emblée le terme de géographie anglo-saxonne, qui ne peut être employé sans quelques précautions. Ce qualificatif est en effet spécifiquement français : il nous sert à désigner cet ensemble culturel formé par le Royaume-Uni, l'Irlande, les États-Unis d'Amérique, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Autant de pays marqués par la culture britannique où l'anglais est la ou une langue officielle. Dans les pays en question, on s'étonne quelquefois du terme « anglo-saxon », dans lequel on ne se reconnaît guère et que l'on ne juge pas exempt de toute connotation péjorative¹. Si nous retenons ici cette appellation, c'est sans lui donner ce tour critique, et parce qu'il nous semble que, de fait, il se pratique un type comparable de géographie humaine dans les différents pays qu'on appelle en France anglo-saxons.

La similarité des approches est liée à la proximité culturelle des pays concernés (qui partagent la même langue, et ont parfois en commun une religion, des structures politiques, des idéologies), mais tient aussi au fait que la production scientifique ne s'y effectue pas dans le cadre strictement « national ». La circulation des idées et des textes est canalisée par la langue commune : un géographe irlandais peut facilement être au courant de ce qu'écrivent ses collègues canadiens ou néo-zélandais. Les grands éditeurs académiques (Routledge, Blackwell...) et les grandes revues (*Annals of the Association of American Geographers*, *Society and Space...*) diffusent leurs productions dans l'ensemble du monde anglophone. Ainsi, les chercheurs du monde anglo-saxon sont relativement en phase.

Bien sûr, la spécificité des contextes nationaux explique certaines particularités : tels les géographes états-uniens particulièrement intéressés par la

ségrégation spatiale et les minorités ethniques, tandis que leurs collègues britanniques se passionnent pour l'histoire des paysages ruraux. Au sein de la galaxie de la géographie anglo-saxonne, les États-Unis occupent une place privilégiée. Celle-ci est due à un effet de masse, mais aussi à l'efficacité de la machine universitaire et éditoriale du pays, et, au-delà, à sa puissance politique, économique et culturelle.

Les courants de la géographie anglo-saxonne avant les années 1980

Les enjeux actuels de la géographie anglo-saxonne s'expliquent en fonction de son histoire récente. Durant la première moitié des années 1980, cette géographie est principalement représentée par trois courants concurrents : ceux de l'analyse spatiale, de la géographie radicale et de la géographie humaniste.

Les années 1960 sont marquées par l'école de l'analyse spatiale. Il s'agissait pour ses partisans d'identifier les lois de l'organisation de l'espace, notamment en empruntant des modèles à la physique, la biologie, aux mathématiques, et en usant des outils statistiques et informatiques. Certains travaux sont empiriques, d'autres hypothético-déductifs. Ce courant a émergé à peu près en même temps en Suède et aux États-Unis, où il a pris sa plus grande expansion. Il est bien représenté par l'ouvrage influent de P. Haggett, publié en anglais en 1965 et traduit en français en 1973 sous le titre *L'analyse spatiale en géographie humaine*. Très rapidement, cette géographie suscite de vives critiques, et deux autres courants émergent, à partir de la fin des années 1960.

La première contestation est le fait de la géographie radicale, dont W. Bunge puis D. Harvey constituent les figures centrales, et qui s'exprime dans la revue *Antipode*. Ce courant se fonde sur une critique idéologique et politique, dont l'inspiration devient vite marxiste, de l'analyse spatiale. La prétention objective de celle-ci serait un leurre : cette géographie, à travers ses savantes études, donnerait des armes au pouvoir en place. Elle se ferait l'outil de la bourgeoisie, du capital, du colon, de l'opresseur... L'analyse spatiale ne poserait pas les bonnes questions et ne ferait pas son « devoir » de science sociale. Le géographe devrait se ranger aux côtés de l'opprimé et travailler sur les questions de ségrégation, de sous-développement, de la pauvreté... Il devrait donner la parole et plus de pouvoir (en leur offrant du savoir) aux opprimés et ainsi participer à la lutte des classes. Par ailleurs, l'analyse spatiale aurait le tort de réifier l'espace en soutenant qu'il est régi par des lois propres, alors qu'il ne serait en fait qu'un produit des structures économiques, et devrait donc être analysé dans le cadre du matérialisme historique. L'ouvrage de D. Harvey, *Social Justice and the City*, publié en 1973, compte parmi les références les plus citées au sein de ce courant.

La seconde attaque vient d'horizons fort différents. Le courant de la géographie humaniste s'inspire de la phénoménologie allemande (Husserl, Heidegger) et française (Merleau-Ponty, Sartre). Selon ses principaux représentants (A. Buttimer,

Y.-F. Tuan), l'analyse spatiale, en tant que science sociale, manque son objectif car elle nie l'objet qu'elle étudie. Qu'est-ce qui fait de l'être humain un être humain ? La conscience, la liberté, les émotions, les sentiments, les idées... autant d'éléments que l'analyse spatiale ne prendrait simplement pas en compte. Au mieux, fidèle au postulat de *l'homo economicus*, elle réduirait le comportement humain à une rationalité caricaturale. Au pire, elle considérerait les lois de l'espace sans même prendre en compte les hommes ni les sociétés, et interpréterait par exemple la distribution ou la taille des villes avec des méthodes et des concepts qu'elle pourrait aussi bien appliquer à l'étude des fourmilières. Selon les géographes humanistes, le rapport de l'Être au Monde doit être au cœur de l'analyse. Pour les uns, la démarche géographique est très proche de celle de la philosophie, et aborde des questions ontologiques, métaphysiques, éthiques et épistémologiques (A. Buttimer). D'autres orientent leurs recherches vers les émotions et les perceptions, à l'exemple de Y.-F. Tuan, dont l'ouvrage *Topophilia*, publié en 1974, constitue un texte fondateur.

Ces trois courants sont déstabilisés par l'essor vigoureux, durant la seconde moitié des années 1980, de l'approche postmoderniste.

LA GÉOGRAPHIE ANGLO-SAXONNE DES ANNÉES 1990 : LA VAGUE POSTMODERNE

La vague postmoderne qui se forme au milieu des années 1980² s'amplifie dès le début des années 1990, pour connaître un relatif essoufflement depuis quelques années. Le postmodernisme ne suscite pas l'unanimité chez les géographes, mais son importance est telle que c'est par rapport à lui, en s'y opposant ou en s'inscrivant dans sa filiation, que se situent les partisans des autres courants (comme la géographie féministe ou radicale). L'approche postmoderniste se trouve aussi au cœur de la discipline du fait de sa composante réflexive, qui conduit à interroger la nature, les méthodes, les objectifs de la géographie et plus largement des sciences sociales. Le postmodernisme n'est donc pas simplement une approche géographique, c'est aussi une réflexion sur la discipline elle-même.

Postmodernisme et postmodernité

Distinguer postmodernité et postmodernisme permet de clarifier les enjeux en séparant ce qui relève des sciences sociales (et particulièrement de la géographie) et ce qui a trait à l'épistémologie.

Par postmodernité, on entend les caractéristiques fondamentales d'une époque et d'une société (la nôtre), dans son opposition à l'époque et la société de la modernité. C'est en ce sens que l'on parle de l'architecture postmoderne, que son goût du décor, du pastiche et de la citation différencie clairement de la rigueur fonctionnaliste de l'architecture moderne. Les caractéristiques de la société postmoderne sont multiples, et les auteurs divergent quant à ce qui la définit. Les mutations les plus évoquées sont l'effondrement du bloc soviétique, l'émergence d'une nouvelle économie (pour une part dématérialisée et fondée sur le traitement de l'information), l'avènement du multiculturalisme et du métissage, la mondialisation, l'apparition d'un nouveau type d'espace urbain (dont Los Angeles est l'archétype), la fragmentation d'une société de plus en plus duale, le rôle croissant des nouvelles technologies de l'information et de la télécommunication, le triomphe de l'image et du simulacre, etc. La postmodernité est donc un état de fait qui, pour être étudié, ne réclame pas de méthode spécifique. On peut ainsi, comme l'a fait D. Harvey, s'appuyer sur la théorie marxiste pour montrer que la postmodernité est le fruit des structures de production postfordistes, alors que la modernité était liée au fordisme (Harvey, 1988).

Par postmodernisme, on désigne un courant de pensée qui, au sein des sciences sociales, remet en cause le projet scientifique hérité des Lumières et constitutif de la modernité (du modernisme, devrait-on dire). Il s'agit là d'un basculement épistémologique majeur et multidimensionnel. On peut le ramener schématiquement à deux éléments, malgré le caractère foisonnant et très hétéroclite des approches postmodernistes.

Premièrement, il ne serait pas possible d'énoncer de vérités universelles. Le discours scientifique, malgré sa prétention à l'objectivité, est toujours celui d'un sujet; il obéit aux critères de validité qui prévalent dans une certaine *épistémè* et sont donc sociologiquement ou culturellement déterminés. La médecine occidentale et la sorcellerie vaudou auraient chacune leurs méthodes et leur mode de légitimation, et il ne serait pas possible de dire que l'une est plus « vraie » que l'autre, car, pour en décider, il faudrait se fonder non sur les critères de la première ou (c'est moins probable) de la seconde, mais sur une base commune aux deux types de « sciences » — or, celle-ci n'existerait pas. Dans un monde fragmenté entre des aires culturelles différentes, voire, dans le cadre de la postmodernité, au sein de sociétés éclatées entre de multiples communautés, aucun discours, aucune théorie ne pourrait prétendre avoir une valeur universelle. Ce relativisme culturel remet en cause la prétention du positivisme scientifique, mais aussi tous les « grands récits³ » comme le structuralisme, le marxisme et la psychanalyse.

Au-delà, on peut craindre que le relativisme épistémologique (= on ne peut pas dire qu'une explication ou qu'une théorie soit plus juste ou plus exacte qu'une autre) et ontologique (= il n'y a pas « un monde réel » dont on puisse prétendre rendre compte) aboutissent à un suicide discursif: si « tout se vaut », à quelle légitimité le discours relativiste peut-il lui-même prétendre ?

Deuxièmement, cette critique épistémologique s'articule, à la suite de M. Foucault, sur les rapports entre pouvoir et savoir. En effet, si la science n'est pas épistémologiquement fondée à prétendre à l'énoncé de vérités universelles, elle est pourtant largement parvenue à ses fins. C'est donc pour des raisons qui ne tiennent pas à sa « scientificité », mais sont liées aux pouvoirs politiques et économiques du monde occidental. Ceux-ci portent et produisent les discours scientifiques, et ont réussi, à travers la colonisation, l'impérialisme culturel, la mondialisation de l'économie, etc. à l'imposer presque partout et à faire croire en son objectivité. Dès lors, la critique postmoderniste doit réévaluer le discours des « Autres », faire entendre ceux que l'Occident fait taire. Il s'agit des anciens peuples colonisés, mais aussi, au sein du monde occidental, de toutes les « minorités » qui n'ont pas voix au chapitre : les femmes, les minorités ethniques, les homosexuels... Chacune de ces communautés possède un point de vue légitime, qui, s'il peut s'exprimer, va bien sûr raconter une tout autre histoire que celle de « l'homme blanc hétérosexuel ». Ainsi, qui d'autre qu'une femme pensera à faire l'histoire de la violence domestique, et sera légitime à le faire ? Les universités américaines gagnées au postmodernisme évacuent ainsi les *dead white male* de leurs programmes pour accorder plus de place aux femmes, aux minorités ethniques, aux auteurs non-occidentaux et aux penseurs contemporains⁴.

La critique postmoderniste n'est pas indépendante de la postmodernité, au sens où elle est suscitée par les mutations récentes du monde et de la société. Ainsi, la formation de quartiers gays dans les grandes villes américaines appelle les *gays and lesbian studies*, particulièrement dans le champ de la géographie. Mais le postmodernisme est aussi un nouveau paradigme, que l'on peut appliquer à des phénomènes spécifiquement modernes : la géographie postcoloniale, d'inspiration postmoderniste, porte un nouveau regard sur les communautés issues du *Commonwealth* qui vivent au Royaume-Uni (phénomène postmoderne), en même temps qu'elle conduit à revisiter la colonisation elle-même (qui relève de la modernité). L'approche postmoderniste ne se caractérise donc pas tant par l'objet qu'elle aborde que par la façon dont elle le traite. Pour reprendre l'exemple cité précédemment, l'analyse du postfordisme par D. Harvey porte sur un phénomène postmoderne, mais suit une méthode moderne puisqu'elle se fonde sur le marxisme.

Une méthode postmoderniste ?

En principe, le postmodernisme a renoncé à l'idée de méthode : croire qu'il existe une façon légitime de procéder est spécifiquement moderne. En fait, au-delà de la diversité effective des travaux, on peut repérer un certain nombre de traits récurrents.

Même si le postmodernisme refuse les « grandes théories », il constitue lui-même une théorie, qui se fonde sur un certain *corpus*. On trouve toujours les mêmes références fondatrices en bibliographie : Barthes, Baudrillard, Deleuze, Derrida, Foucault, Habermas, Jameson, Lacan, Lefebvre, Lyotard... On cite aussi beaucoup les œuvres canoniques de la géographie postmoderniste : Davis, Dear, Harvey (pour quelquefois le critiquer), Massey, Peet, Said, Soja... Certains termes ou concepts apparaissent de manière insistante (« hybridation », « discours », « hétérotopie », « simulacre », « altérité », etc.), ainsi que certains objets géographiques qui constituent de véritables icônes postmodernes (Las Vegas, les parcs de Disney, Los Angeles, le *shopping mall*, etc.). Les écrits postmodernistes se reconnaissent aussi par une écriture qui souvent se démarque du ton académique classique (néologismes, recherche stylistique, jeux de mots, etc.) et obéit à d'autres règles (usage des guillemets, expressions « politiquement correctes », etc.). Les détracteurs du courant postmoderniste ne manquent pas de lui reprocher sa propension au jargon, sa complaisance pour les débats très théoriques, et pour l'exégèse à l'infini des textes de Foucault et les autres.

Caractériser la méthode de la géographie postmoderniste reste difficile. On peut commencer par ce qu'elle ne fait pas. Elle n'utilise guère de statistiques, et n'emploie ni les outils mathématiques ni les modèles élaborés par l'analyse spatiale. Elle se refuse à la fois à un empirisme naïf selon lequel les faits parleraient d'eux-mêmes et à un rationalisme à la recherche de lois prétendument universelles. Dans le cadre du tournant culturel (*cultural turn*), la géographie postmoderniste se fait réflexive et s'attache au jeu du langage, des significations, des représentations dans la construction et l'appréhension de la réalité. Il s'agit, à la suite de J. Derrida mais en empruntant aussi à l'analyse discursive et à l'archéologie foucauldienne, d'opérer une déconstruction du discours : celui-ci ne posséderait pas une signification solide et stable, dirait autre chose que ce qu'il dit, les catégories qu'il emploie pouvant être remises en question. On s'attache ainsi à montrer les incohérences inhérentes aux grandes oppositions binaires (masculin/féminin, par exemple), à situer le discours dans une intertextualité, à réintroduire le sujet. On invite à lire le monde réel et ses paysages comme des textes.

Le géographe postmoderniste se mobilise dans deux directions. Premièrement, il se livre à une entreprise de déconstruction du discours occidental. Il montre que ce dernier est le produit d'une société donnée ; il dénonce sa prétention universaliste et les valeurs qu'il dissimule. C'est un travail de relativisation. Deuxièmement, le géographe devrait reprendre les discours non-dominants, et les revaloriser, montrer qu'ils ont la même légitimité que le discours dominant (même s'il faut souligner qu'il est gênant que la notion de légitimité soit remise en cause au moment où les groupes dominés prennent enfin la parole pour dénoncer la domination dont ils sont ou ont été victimes).

Pourquoi une géographie postmoderniste ?

Parmi les sciences sociales, la géographie anglo-saxonne est peut-être celle qui a le plus résolument pris le tournant postmoderne, au point que sociologues et ethnologues, par exemple, font référence à des géographes quand ils traitent de postmodernité. Deux raisons expliquent le succès de cette approche en géographie. D'une part, le postmodernisme se traduit par une reconfiguration des sciences sociales, et particulièrement par une « réévaluation de l'espace dans la théorie sociale » (Soja, 1989), qui ouvre de nouvelles voies pour la géographie et lui donne une nouvelle (meilleure) place au sein du débat scientifique. D'autre part, la postmodernité correspond à une mutation majeure de l'organisation de l'espace, dont les géographes ont dû et voulu rendre compte.

Le postmodernisme conteste le primat ou la pertinence de l'explication historique. L'éclatement des discours en autant de sphères de légitimité autonomes rend impossible le projet d'écrire une histoire universelle, surtout pour un historien occidental. Dans le cadre de la pensée moderne, le monde constituait un tout, et les sociétés qui le composaient pouvaient être placées dans une chronologie, dont l'axe était celui du progrès, du développement et de la marche triomphale vers la modernité. Dans l'optique postmoderniste, la seule logique qui tienne est celle de la juxtaposition dans l'espace, à différentes échelles, de sociétés ou de communautés. Ce n'est plus à l'aune du temps que l'on peut comprendre le monde, mais à celle de l'espace⁵. L'hétérogénéité, l'altérité, la différence, thèmes essentiels du postmodernisme seraient niées par le discours universaliste et totalisant de l'histoire et des sciences sociales qui accordent à celle-ci une place cardinale : c'est dans l'espace fragmenté des lieux juxtaposés qu'elles s'exprimeraient. Aussi le postmodernisme a-t-il été compris comme un appel à la géographie (Dear, 1988).

La postmodernité s'accompagne d'une mutation spatiale : on parle de compression espace/temps, voire d'une annihilation de l'espace par le temps (Harvey, 1988). La révolution des transports et des télécommunications n'a pas annulé l'espace, mais profondément transformé son organisation, surtout à l'échelle du monde. Ainsi, les grandes métropoles mondiales, très bien reliées les unes aux autres grâce à leurs plates-formes aéroportuaires et leur accès aux satellites de communication, fonctionnent en réseau. Des mondes qui vivaient de manière séparée au milieu du XX^e siècle se trouvent juxtaposés au XXI^e siècle. Des frontières (matérielles, mais aussi politiques, économiques et culturelles) se sont effacées, l'espace est plus fluide et se prête à toutes les confrontations. Au sein de cet *hyperspace* (selon l'expression de F. Jameson) d'un réseau mondial et décentré, les individus ont du mal à se localiser, confrontés qu'ils sont non plus à leur environnement immédiat mais à un horizon immense, multiple et fragmenté. Ces mutations spatiales produisent de nouvelles mobilités cosmopolites et des métisages ainsi que des replis inquiets et communautaristes, qui constituent autant de

défis pour les géographes. Ceux-ci ont un nouveau monde à expliquer: la géographie économique se trouve confrontée à des modes de production postfordiste et à des échanges mondialisés; la géographie urbaine doit relever le défi des paysages posturbains de Los Angeles; la géographie politique doit rendre compte d'un monde de l'après-guerre froide; la géographie culturelle est confrontée aux métissages et aux reconfigurations identitaires. Fondamentalement, la géographie d'aujourd'hui serait celle de l'espace postmoderne (ce qui, on l'a vu, ne réclame pas nécessairement une approche postmoderniste).

LES GÉOGRAPHES FRANÇAIS FACE À LA GÉOGRAPHIE ANGLO-SAXONNE

Les rapports des géographes français à la géographie anglo-saxonne actuelle sont marqués par une certaine réticence⁶, voire une certaine suspicion, qui nourrit sans doute des malentendus.

Certains collègues anglo-saxons estiment que cette méfiance française procède d'un problème plus vaste, d'une réticence générale et *a priori* des Français pour ce qui se dit et se fait à l'étranger. Au-delà du stéréotype de «l'arrogance française» et pour en rester à la pratique des géographes⁷, les rapports des géographes français à la littérature anglo-saxonne sont à expliquer en fonction des intérêts de ceux-ci et du cadre épistémologique dans lequel ils se situent.

Effets de lieu et de contexte

Les préoccupations des géographes ne sont pas étrangères à leur nationalité: la géographie de la France (et de ses anciennes colonies) occupe une place centrale dans la recherche des géographes français, tout comme la géographie du Royaume-Uni et de son ancien Empire chez leurs collègues d'Outre-Manche. La fragmentation des approches scientifiques correspondrait alors à celle du Monde sur lequel elles portent. Il en va différemment dans un cadre épistémologique néopositiviste: ainsi, l'analyse spatiale qui a séduit certains géographes français durant les années 1970 s'inspirait très directement de la nouvelle géographie scandinave et anglophone mise en place dans les années 1960. En effet, si la géographie consiste en l'identification objective de lois qui s'observent et s'appliquent partout, les méthodes de recherche des géographes et les résultats de celle-ci doivent être les mêmes partout. Il n'y aurait alors pas

plus de hiatus entre un géographe français et américain qu'entre deux physiciens de la même nationalité.

Toutefois, la sociologie des sciences montre que les effets de contexte jouent à un autre niveau. Le contexte inclut aussi bien les conditions sociales et économiques de la production du savoir (institutions, politiques de recherche, règles professionnelles, etc.) que le cadre idéologique dans lequel elle s'inscrit (valeurs, représentations, catégories, etc.). Ainsi, l'attention des géographes américains pour les minorités n'est pas indépendante de l'*affirmative action*⁸ qui favorise l'accès de celles-ci au monde académique, et du multiculturalisme qui représente aujourd'hui une valeur centrale de la société nord-américaine. La réticence française à l'égard de la géographie anglo-saxonne s'expliquerait alors par le fait qu'elle ne partage pas les pratiques et les valeurs de celle-ci⁹. À titre d'exemple, il est de bon ton de se moquer en France de l'obsession américaine du « politiquement correct », qui bannit du vocabulaire, et spécialement du vocabulaire académique, des expressions susceptibles d'être sexistes ou offensantes pour certaines minorités. On oublie que le contrôle du discours en la matière n'est qu'un aspect d'un vaste mouvement visant à limiter la domination effective de l'homme blanc hétérosexuel anglo-saxon et protestant au sein d'une société multiculturelle. La protection juridique des minorités, le respect ou la promotion de leur culture, la politique de l'*affirmative action* en sont d'autres composantes. C'est dans une certaine mesure parce qu'on ignore les enjeux du « politiquement correct », parce qu'on le réduit à une édulcoration superficielle du langage, qu'on le trouve dérisoire. Une critique plus fondée s'appuie sur la tradition universaliste française, et considère comme dangereuses pour la République ces politiques qui, pour protéger certaines minorités, leur accordent des droits particuliers.

On oublie aussi que, dans une perspective postmoderniste, inspirée par la philosophie analytique, le langage crée le monde qu'il prétend décrire : les « races » et les sexes (plus exactement : les genres) n'existent que dans et par le discours qui les énonce ; dans cette logique, il n'est donc pas absurde de croire que changer le discours permet de modifier la réalité.

Une réticence épistémologique

Les géographes français n'ont pas toujours été réfractaires à l'apport de leurs collègues anglo-saxons, comme on l'a vu. La réticence de la géographie française face à la géographie anglo-saxonne est pour partie un phénomène nouveau, une réaction à l'évolution épistémologique récente de la discipline dans le monde anglo-saxon, c'est-à-dire au tournant postmoderniste du milieu des années 1980. Pourquoi beaucoup de géographes français ne se reconnaissent-ils pas dans la géographie postmoderniste ?

Une première réponse tient à la conception de la discipline. En France, notamment du fait de l'inertie des institutions dans le domaine de l'enseignement et de la recherche, les barrières disciplinaires sont nettes, et difficiles à franchir. Les géographes français ont souvent une vue assez claire de ce qu'est la géographie, ou plus exactement de ce qu'elle n'est pas. Or, dans le monde anglo-saxon, le découpage du champ académique en sciences sociales a été fortement déstabilisé par la vague postmoderniste. Les géographes, dont la formation est davantage pluridisciplinaire qu'en France, empruntent volontiers aux autres sciences sociales, publient fréquemment dans des revues et enseignent dans des départements qui relèvent d'autres spécialités. Le développement des *cultural studies* cloisonne ainsi la recherche selon le groupe culturel sur lequel elle porte, non selon le type d'approche. De fait, les géographes anglo-saxons parfois ne font pas de la géographie. De plus, même quand ils s'affirment farouchement géographes, cette revendication embarrasse parfois leurs collègues français, car le contenu que l'on attribue à la discipline en France n'est pas exactement le même.

La problématique postmoderniste n'a pas assigné un nouvel objet à la géographie anglo-saxonne radicalement étranger aux géographes français¹⁰. C'est plutôt la nature de l'approche qui est en cause. Dans leur attention aux discours qu'ils tentent de déconstruire, les géographes postmodernistes se sont détournés de la matérialité du Monde pour s'attacher aux représentations de celui-ci, ou ont interprété le monde matériel comme un produit discursif. Pour ce faire, ils mobilisent des références et des concepts empruntés beaucoup plus à la philosophie et aux théories poststructuralistes¹¹ qu'à la géographie. Le débat prend un tour épistémologique et théorique. Or, malgré les discussions théoriques auxquelles se livre la géographie française depuis la « crise » qu'a connue la discipline dans les années 1970, celle-ci, se méfiant des développements trop spéculatifs, continue à accorder une place importante au travail de terrain, dans une perspective empirique que les postmodernistes remettent en cause. Nombre de géographes français considèrent alors que la géographie, telle qu'ils l'entendent, est perdue de vue par leurs confrères de langue anglaise.

Cette critique est d'autant plus forte que les sciences sociales françaises dans leur ensemble, peut-être du fait qu'elles sont marquées par le cartésianisme, n'ont pas montré d'enthousiasme pour le postmodernisme. Dans sa version la plus dure, le relativisme qui lui est propre abolit la distinction entre le rationnel et l'irrationnel, le vrai et le faux, le bien et le mal, etc. Dans le monde anglo-saxon comme en France, certains se scandalisent de ce discours à la fois contradictoire, irréfutable et dangereux et l'analysent comme un retour à une forme d'obscurantisme.

Par ailleurs, l'approche postmoderniste anglo-saxonne se trouve, du point de vue français, dans une faille épistémologique. Elle ne peut pas intéresser les

géographes de l'analyse spatiale : même si ceux-ci sont très attentifs à un discours venu d'ailleurs qui porte sur des terrains qui ne sont pas les leurs, ils ne se reconnaissent pas dans une géographie qui nie non seulement l'existence des lois de l'espace mais aussi la pertinence du projet scientifique. Elle ne peut pas non plus passionner les tenants de l'approche classique. Certes, ceux-ci ne se focalisent pas sur les lois de l'espace, mais que sont susceptibles d'apprendre ces géographes français, persuadés de l'unicité de chaque espace, de leurs collègues anglo-saxons ? Les géographes français de la mouvance géoculturelle sont les plus disposés à s'intéresser aux analyses postmodernistes. L'attention à la géographie des faits de culture ou, plus largement, à l'explication culturelle des faits géographiques ne récuse en principe ni l'approche nomothétique (par les lois), ni la démarche idiographique (par les singularités). La géographie culturelle rejoint par ailleurs la géographie postmoderniste dans l'importance qu'elle accorde aux discours, aux représentations et à la diversité des aires culturelles. Les spécialistes français de l'épistémologie de la géographie sont également concernés par l'approche postmoderniste, d'une part parce que celle-ci prétend mettre en place un nouveau paradigme, d'autre part parce qu'elle se plaît à des développements théoriques et à des analyses (critiques) du discours scientifique qui relèvent de l'épistémologie. Toutefois, certains géographes français attentifs à l'histoire et à la philosophie des sciences sont parfois perplexes devant l'usage que font les géographes postmodernistes anglo-saxons des philosophes poststructuralistes, principalement français. Selon ces géographes français, il existerait une vulgate postmoderniste, assez éloignée de la pensée des philosophes français sur lesquels elle prétend se fonder, et qui nourrirait des approches en fait très diverses, dont la solidité épistémologique ne serait pas à toute épreuve.

Au total, peu de chercheurs assument en France l'étiquette postmoderniste ou en font explicitement le cadre théorique de leurs travaux. C'est principalement en raison de son relativisme épistémologique, de sa « dérive » théorique, et de son interprétation de la philosophie poststructuraliste que les géographes français se méfient de la géographie postmoderniste. Ces explications d'ordre épistémologique ne sont pas contradictoires avec d'autres qui relèvent de la sociologie des sciences. Ainsi le peu d'intérêt des géographes français pour les approches féministes, pour les approches postcoloniales et les *gay and lesbians studies* est-il indépendant du fait que ces géographes sont, le plus souvent, des hommes blancs hétérosexuels ? L'apparition de ces courants, dans le monde anglo-saxon a en effet été directement liée à la prise de parole et de pouvoir de ces « minorités », qui restent plus discrètes et/ou moins revendicatives au sein de la communauté des géographes français, comme du reste au sein de la société française.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

Nous n'avons pas cherché à dresser un bilan de la géographie humaine anglo-saxonne : les textes retenus ne constituent pas un échantillon représentatif de celle-ci. Outre que la taille de cet ouvrage ne le permettrait pas, ce n'est pas son objectif. Si la géographie anglo-saxonne mérite d'être considérée avec attention, c'est dans ce qu'elle peut apporter à la géographie française. Comme les approches de la géographie de langue anglaise sont d'autant moins connues qu'elles se sont développées récemment, nous avons privilégié les courants apparus à partir du milieu des années 1980.

Le groupe de géographes français qui a travaillé à cet ouvrage est familier de la littérature géographique en langue anglaise et du milieu académique anglo-saxon. Il s'est réuni à plusieurs reprises pour réfléchir à la conception de cet ouvrage, qui constitue donc un travail collectif dans lequel chacun(e) se reconnaît. Bien que chacun(e) de nous ait eu un (ou deux) chapitres en charge, les articles traduits ont été sélectionnés d'un commun accord parmi les articles proposés par chacun(e). Chaque chapitre peut être lu indépendamment des autres.

Le choix des champs

Nous avons identifié sept champs selon leur intérêt propre et la nouveauté qu'ils constituent pour la géographie française :

- 1 **La géographie des minorités**
- 2 **La géographie féministe**
- 3 **La géographie postcoloniale**
- 4 **La géographie radicale et sa postérité**
- 5 **Les nouvelles approches de la géographie économique**
- 6 **Les nouvelles approches du paysage**
- 7 **Les nouvelles approches du lieu**

Le statut de ces champs est très variable, car ce n'est pas sur une base épistémologique que nous avons cherché à les identifier et les délimiter. Certains se définissent par un objet (chapitres 5, 6, 7), d'autres par une problématique (chapitres 2, 3, 4). Si la plupart des courants présentés s'assument comme tels et procèdent de la logique intrinsèque de la géographie anglo-saxonne, la « géographie des minorités » qui est l'objet du chapitre 1 ne se revendique pas comme une école ; c'est du point de vue français que l'on trouve des caractéristiques communes à ses diverses composantes.

D'autres entrées auraient mérité d'être présentées : ainsi les *gay and lesbian studies*, les questions d'éthique, les nouvelles approches de l'environnement, etc. Nous avons essayé de les aborder au sein des champs retenus. Nous n'avons pas jugé nécessaire de consacrer de chapitre à la géographie postmoderniste. Car, cette approche se fonde sur des penseurs français, qui ne sont pas inconnus des lecteurs : les articles théoriques se présentent ainsi souvent comme des *digests* ou des interprétations des œuvres de Foucault, Derrida, etc., probablement précieux pour l'étudiant anglo-saxon mais moins indispensables au lecteur français, qui peut facilement se référer aux textes originaux. Par ailleurs, le courant postmoderniste est d'une telle importance au sein de la géographie anglo-saxonne que c'est par rapport à lui que se constituent ou se définissent les différents courants qui s'épanouissent dans les années 1990 et que ce livre présente. Certains d'entre eux peuvent être considérés comme faisant partie du courant postmoderniste (ainsi la géographie postcoloniale). D'autres sont plus anciens que celui-ci mais ont dû vigoureusement se remettre en question dans le contexte postmoderniste dominant (ainsi la géographie radicale). Il est aussi des courants qui entretiennent des rapports ambigus avec la géographie postmoderniste : la géographie féministe émerge dans les années 1970, avant le courant postmoderniste, et se démarque de celui-ci par la « grande théorie » qu'elle cherche à construire. Elle n'hésite pas à critiquer la dimension androcentrique du mouvement postmoderniste ; pourtant, celui-ci se trouve en situation d'être l'allié objectif de la géographie féministe, dans la mesure où cette dernière défend une « minorité ». On peut donc dire que directement ou indirectement, à travers l'adhésion ou la critique qu'il suscite, le postmodernisme irrigue toute la géographie humaine anglo-saxonne – et tous les textes de cette anthologie. Toutefois, ce n'est pas, ou pas uniquement, dans la géographie postmoderniste que des approches comme celles du lieu ou du paysage trouvent leur inspiration : la sémiologie, la philosophie analytique, la théorie de la structuration, etc. constituent pour celles-ci des références essentielles.

Le choix et la traduction des articles

Le second niveau de sélection a concerné les deux articles traduits pour chaque chapitre. Il s'est agi de retenir, pour chaque champ, les articles les plus convaincants et les plus représentatifs. Nous avons exclu de notre sélection les textes dont la compréhension semblait difficile pour des lecteurs qui ne sont pas familiers de la problématique adoptée ou du terrain présenté. Comme l'objectif de cet ouvrage est de faciliter l'accès à des courants méconnus en France, nous avons généralement écarté les rares auteurs dont certains textes importants sont déjà disponibles en français, soient qu'ils aient été traduits, soient que les géographes en question fréquentent les revues et les colloques francophones.

La traduction des articles a parfois soulevé de telles difficultés qu'il serait plus exact de parler, pour certains d'entre eux, d'adaptation. Pour donner plus de force et de densité à ces présentations, nous avons été amenés à beaucoup réduire les textes retenus, soit en effectuant des coupes, soit en résumant certains passages. La bibliographie d'origine, généralement fort longue¹², a été réduite aux références essentielles : le lecteur qui souhaite connaître la totalité de celles-ci peut les trouver dans l'article d'origine. Parfois, des exemples ou des allusions renvoient de façon trop spécifique à des faits ou des débats propres au contexte anglo-saxon pour qu'ils puissent être compris du lecteur français : nous les avons alors explicités. Les [crochets] signalent les interventions des traducteurs. Ils ont cherché à concilier le respect du texte de l'auteur et les contraintes du projet éditorial.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES SUR LA POSTMODERNITÉ EN GÉOGRAPHIE

En anglais

- BARNETT C., 1998, « The cultural turn. Fashion or progress in human Geography », *Antipode*, 30, 4, p. 379-394.
- BENKO G., STROHMAYER U. (eds), 1997, *Space and Social Theory: Interpreting Modernity and Postmodernity*, Oxford, Blackwell.
- DAVIS M., 1990, *City of Quartz: Excavating the Future in Los Angeles*, New York, Verso (trad. française : La Découverte, 1997).
- DEAR M., 1988, « The postmodern challenge: reconstructing human Geography », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 13, p. 262-274.
– 2000, *The Postmodern Urban Condition*, Oxford, Blackwell.
- GREGORY D., 1989, « Areal differentiation and post-modern human Geography », in Gregory D., Walford R. (eds), *Horizons in Human Geography*, London, Macmillan, p. 67-97.
- HARVEY D., 1988, *The Condition of Postmodernity*, Oxford, Blackwell.
- PILE S., THRIFT N. (eds), 1995, *Mapping the Subject. Geographies of Cultural Transformation*, London/New York, Routledge.
- SOJA E., 1989, *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso.
– 1996, *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-imagined Places*, Oxford, Blackwell.

Présentation de la géographie postmoderniste par des géographes français

- CLAVAL P., 1992, « Postmodernisme et géographie », *Géographie et cultures*, 4, p. 3-24.
- CHIVALLON C., 1999a, « La géographie britannique et ses diagnostics sur l'époque moderne », *Cahiers de géographie du Québec*, 43, 118, p. 97-119.
- CHIVALLON C., 1999b, « Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure », *Cahiers de géographie du Québec*, 43, 119, p. 293-322.
- Géographie et cultures*, 1999, n° spécial « La postmodernité », 31.